



Traversée d'un siècle tout autant que plongée dans la naissance d'un art, cette exposition consacrée à l'écriture lithographique de Daumier constitue une double invitation au voyage. De la monarchie de Juillet à la chute du second Empire, c'est une véritable Comédie humaine fourmillante de personnages tour à tour émouvants, tragiques, ridicules ou méchants, qui se déploie sous nos yeux, dans la nervosité d'une écriture dénonçant avec force les nouveaux travers de l'époque, dure aux humbles et providentielle aux bourgeois triomphants. Comédie en cinq actes et quatre dates (1835, 1848, 1851, 1870), suivant le rythme des changements de régime politique et des lois sur la presse qui font alterner, au gré d'une censure plus ou moins sévère, caricatures de mœurs et caricatures politiques : c'est une œuvre de moraliste ancrée dans un idéal et appuyée sur de solides convictions républicaines. Mais, à travers les 220 œuvres sélectionnées par l'exposition parmi les quelque 4 000 lithographies de Daumier conservées à la BNF, c'est aussi à une découverte éblouissante de l'atelier du lithographe que nous sommes invités ; nous pénétrons au cœur des secrets de sa fabrique, depuis le dessin sur la matrice jusqu'à la publication dans le journal, dans le jaillissement d'un art qui s'invente, véritable peinture en noir et blanc aux traits rapides nourrie par un sens aigu de l'observation et une prodigieuse mémoire visuelle. Art novateur à maints égards, par ses cadrages inhabituels et le savant artifice de ses effets d'éclairage, réaliste avant l'heure, mais aussi annonciateur des impressionnistes par sa tendresse pour les atmosphères, vent, pluie, neige ou canicule. Le bicentenaire de la naissance de Daumier était une magnifique occasion de rendre hommage à celui qu'on a, en son temps, justement célébré comme le « Michel-Ange de la caricature ».

La loge, vers 1852
BNF, Estampes et Photographie

Il fait deviner la couleur comme la pensée.

Baudelaire, *Quelques caricaturistes français*, in *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1976

De la monarchie de Juillet à la chute du second Empire

Une Comédie humaine en noir et blanc

On regarde, on a compris

L'œuvre lithographique de Daumier est un théâtre qui met en scène des personnages dans des situations tragiques ou cocasses. Les sujets varient au gré du durcissement ou de l'assouplissement de la censure, dans une alternance de thèmes touchant soit à la politique, soit aux mœurs ou à la vie quotidienne, en cinq périodes évoquées ici par cette succession de planches.

« On regarde et on a compris », s'exclame Baudelaire.

L'image l'emporte en effet, nul besoin d'une légende. Les personnages sont saisis immobiles mais le plus souvent en mouvement dans leur vérité, à laquelle participe l'expression de leur visage, qu'ils soient inspirés de la réalité ou allégoriques. Il y a une certaine parenté avec l'art du mime, alors porté à un haut niveau (les Deburau, père et fils).

L'écriture lithographique est mise au service de l'idée. L'emploi du crayonnage, du jeu des blancs et noirs plus ou moins intenses, les grattages, ne sont jamais gratuits.

Au fil des planches, la notion de « caricature » se modifie, une évolution stylistique se dégage et les apports réciproques entre peinture et lithographie se précisent.

1830-1835

Le combat et la dénonciation

La révolution de 1830 causa, comme toutes les révolutions, une fièvre caricaturale. Ce fut vraiment pour les caricaturistes une belle époque. Dans cette guerre acharnée contre le gouvernement et particulièrement contre le roi, on était tout cœur, tout feu.

Baudelaire, *Quelques caricaturistes français*, 1857

La monarchie de Juillet, née d'une révolution « bourgeoise », connut, dès l'origine, des débuts difficiles dus à une opposition multiforme, et principalement républicaine, à « la question sociale », c'est-à-dire à la misère populaire, ainsi qu'à la « guerre », menée (grâce à une censure temporairement moins rigoureuse) contre Louis-Philippe et les soutiens du régime, par de jeunes, talentueux et iconoclastes caricaturistes comme Daumier.

Elle fut marquée, en ses premières années, par un climat insurrectionnel fait de révoltes (celle des canuts lyonnais) et d'émeutes violemment réprimées.

C'est dans ce contexte que s'inscrit l'émeute de la rue Transnonain, née du refus de la loi contre les associations.



Rue Transnonain, le 15 avril 1834
BNF, Estampes et Photographie

L'émeute éclate et une barricade s'élève dans un des quartiers les plus pauvres et insalubres de Paris. Un coup de feu contre un soldat est tiré d'un étage du 12, rue Transnonain (actuelle rue Beaubourg). La troupe massacre tous les habitants de la maison. Prélude emblématique d'autres massacres de gens du peuple lors des Journées de juin 1848 ou de la fin de la Commune en 1871. Cette lithographie au sujet tragique, qui atteint d'emblée à l'universel, clôt le cycle des premières lithographies politiques.

Philippon nota dans le commentaire de la planche : « Ce n'est point une caricature, ce n'est point une charge, c'est une page sanglante de notre histoire moderne. » Baudelaire y fit plus tard écho : « C'est de l'histoire, de la terrible et triviale réalité. » Face à un constat sobre et exempt de polémique, la censure ne put rien. Affichée passage Véro-Dodat, cette lithographie eut un succès immédiat.

Elle occupe une place à part dans l'œuvre de Daumier. C'est une œuvre égale à celle des grands maîtres admirés et copiés au Louvre, dans son sujet (transposition laïque d'un thème religieux) et son traitement, qui annonce aussi le courant pictural réaliste.

1835-1848

Les mœurs d'une société bourgeoise

L'univers de Daumier est essentiellement urbain et parisien, à une période où la ville est en plein essor. Le « bourgeois » en est le principal acteur (préfiguration du futur « Français moyen » des Trente Glorieuses), « banal et excentrique ». Il est de bon ton pour les artistes et plus généralement la jeunesse du temps de s'en gausser. Comme Baudelaire, Taine ou encore L. Reybaud, auteur de *Jérôme Paturot*, à la recherche d'une position sociale.

Daumier n'y manque pas. Il le fait de manière ironique, légère et bon enfant, lorsqu'il s'agit de cette petite bourgeoisie besogneuse, si proche du monde des humbles et qu'elle veut à toute force quitter. Il la saisit dans son intimité, ses loisirs, son goût pour la flânerie, ses préjugés, son besoin d'idéal, ses difficultés financières et ses démêlés entre propriétaires et locataires arbitrés par la concierge (« la Pipelette » des *Mystères de Paris*).

Il réserve sa férocité aux nantis, gens d'affaires suspectés de filouterie (Robert Macaire), hommes politiques du « Juste Milieu », gens de justice durs, cyniques et suffisants qu'il connaît bien pour les avoir côtoyés lorsqu'il travaillait pour un huissier et habitait près du Palais de Justice, auxiliaires zélés du pouvoir (auxquels il dut d'être emprisonné pour une caricature).



Les Bons Bourgeois, 1846

« Recherche infructueuse de la planète Leverrier »
BNF, Estampes et Photographie

L'astronome Leverrier avait prévu la possibilité de voir le 23 septembre 1846 la nouvelle planète (Neptune) dont il avait découvert l'existence.

Représentation emblématique du couple de bourgeois, éternels badauds, munis des attributs vestimentaires d'usage sans oublier le parapluie. Le mouvement complète la mimique ; l'atmosphère nocturne, le paysage et la profondeur du ciel témoignent de l'extrême virtuosité de l'artiste lithographe. Derrière l'anecdote peut se percevoir l'aspiration à l'idéal et à la connaissance.



Les Gens de Justice, avril 1848

« Vous avez perdu votre procès c'est vrai... mais vous avez du (sic) éprouver bien du plaisir à m'entendre plaider. »
BNF, Estampes et Photographie

Scène de fin de procès : la détresse de la veuve et de l'orphelin, la suffisance et l'indifférence de l'avocat sont suggérées uniquement par leur attitude, le déploiement ascensionnel du mouvement général soulignant l'expression du visage de l'avocat. « Les Gens de Justice » furent l'objet de plusieurs séries (1845-1848 et 1850-1851) qui n'ont cessé de connaître un succès posthume, constamment rééditées, y compris de nos jours, tant elles sont intemporelles.

1848-1851

Un espoir déçu : du lyrisme à la charge

Des Journées de février 1848 est née une République paisible et conciliatrice ; mais les « Journées de juin » (1848) mirent fin au rêve. La République prit (dans ses assemblées et ses nouvelles institutions) un visage de plus en plus conservateur. Et la propagande bonapartiste qu'incarna la figure de Ratapoil créée par Daumier fit le reste. Le coup d'État du 2 décembre 1851 mit durablement fin à l'aventure.

La République rentre chez elle, mars 1848

« Dernier conseil des ex-ministres »

BNF, Estampes et Photographie

Cette lithographie célèbre suit de peu la proclamation de la République par Lamartine au balcon de l'Hôtel de Ville le 24 février 1848.

La scène imaginaire devient réelle et l'allégorie une personne vivante : Michelet évoque dans une lettre adressée à Daumier « une formule très forte qui crève tous les yeux [...] vous (rendez) sensible, même aux plus simples, le droit de la République. Elle rentre chez elle ; elle trouve les voleurs à table qui tombent à la renverse. Elle a la force et l'assurance de la maîtresse de maison [...] » : contraste frappant avec l'exagération et l'instantanéité de la panique.

On reconnaît le profil d'Adolphe Thiers, auquel Daumier vouait un ressentiment tenace et durable (lithographie *Le Parricide* pour avoir été l'auteur de la loi répressive sur la presse de 1835), y compris après la chute de l'Empire.



Les citoyennes en action, août 1848

« Citoyennes... On fait courir le bruit que le divorce est sur le point d'être refusé... Constituons-nous ici en permanence et déclarons la patrie en danger!... »

BNF, Estampes et Photographie

Daumier n'échappe pas à la misogynie ambiante (séries antérieures des *Bas-bleus* et des *Femmes socialistes*). La lithographie rend bien compte du danger estimé d'anarchie qu'engendreraient les femmes au pouvoir. Est rendue par la même occasion l'atmosphère tumultueuse des clubs du début de la IIe République.

Tumulte, foule, gestes démonstratifs, sonnette agitée vainement sont suggérés uniquement par le dessin très nerveux, très utilisé dans la période ultérieure. Le cadrage, d'une étonnante modernité, annonce l'impressionnisme : Manet et Degas, ou les affichistes.



Victor Hugo député, juillet 1849

« Victor Hugo / On vient de lui poser une question grave, il se livre à des réflexions sombres...etc. »

BNF, Estampes et Photographie

Daumier se plie à un procédé dont il n'est pas l'auteur : celui de B. Roubaud, auteur de portraits-charges en pied et à grosse tête dont celui-ci est un exemple. Loin d'être un rappel des portraits-charges sculptés des personnalités du Juste Milieu que Daumier a réalisés en 1831-1832, et traduits en lithographies politiques, dont *Le Ventre législatif*.

Hugo est représenté dans une posture familière aux caricaturistes et juché sur ses œuvres.

Les deux hommes se retrouvèrent en 1871 (lithographie : *Page d'histoire*).

L'enthousiasme et la ferveur des débuts, sensibles dans la lithographie célébrant le retour de la République (document 80) et dans la première œuvre picturale présentée en 1848 au public : *La République nourrit ses enfants et les instruit*, font vite place à la désillusion puis à la colère devant la propagande bonapartiste : il invente alors en 1850 les personnages de Ratapoil et Casmajou, déclassés dangereux recourant à l'intimidation, lit du futur coup d'État. Le succès d'estime de sa *République* encouragea Daumier à peindre. Dès lors, il ne cessa de se partager entre la peinture et une production lithographique abondante au cours de la période suivante.

1852-1870

De la vie quotidienne à la montée des périls

Le décret sur la presse de 1852 est de loin beaucoup plus contraignant que les lois précédentes, et la censure vigilante. Daumier revient donc aux thèmes de société dans ses lithographies, gagne-pain nécessaire pour qu'il puisse continuer à peindre. Aux sujets déjà traités : scènes de rue, chemins de fer, s'en ajoutent d'autres sur le monde du spectacle (théâtres, salles de concert) et celui des artistes peintres et amateurs.



La salle des ventes, 1859

« Un amateur – Mais quel est donc ce tableau... On n'y voit rien que du noir ? »

Le crieur – C'est l'empereur Soulouque* tiré au daguerréotype. »

BNF, Estampes et Photographie

Daumier décrit ce qu'il connaît : le monde des amateurs et des peintres et celui des salles des ventes. Cette planche est révélatrice de changements : l'abondance des personnages, des mimiques qui traduisent la gamme des sentiments provoqués par le tableau. Le dessin moins précis et le cadrage préfigurent certains aspects de la peinture impressionniste. Exemple de parenté entre peinture et lithographie.

Enfin, plusieurs interprétations de cette scène sont possibles car le sujet du tableau présenté à la vente n'est pas visible : on peut comprendre l'embarras du légendeur, contraint d'inventer à partir d'un fait d'actualité.

*Soulouque : Faustin I^{er} (Soulouque), empereur d'Haïti (1849-1859) réfugié en France après avoir été chassé du pouvoir.



La loge, vers 1852

BNF, Estampes et Photographie

Cette lithographie inédite amorce une série montrant spectateurs et acteurs et s'ouvrant sur la salle et la scène. Par son dépouillement et l'originalité de son cadrage, elle concentre toute la magie de la manière de Daumier. Quel art du trait, des attitudes, des volumes, des contrastes ! Contraste dans le faisceau des lignes, entre les droites, les courbes et les obliques. Contraste entre la sombre densité des corps des spectateurs et la très nuageuse irréalité des acteurs sur la scène illuminée, fantômes ou étoiles, on ne sait. Contraste, enfin, entre l'effet lourd produit par le parti pris de contre-plongée et la légèreté suspendue de la danseuse que rien ne semble devoir arrêter dans son ascension vers le ciel. Et nous-mêmes, spectateurs dans le spectacle, n'avons-nous pas l'impression d'être plongés par l'art précis et nerveux du peintre dans la brume blanche d'un rêve éveillé ?

Une loi plus libérale sur la presse (1868)

rend possibles à nouveau les caricatures politiques. Mais Daumier ne cède plus à la férocité. La dureté est toujours là mais la gravité l'emporte. Les sujets peuvent être politiques (*On avait tout de même joliment graissé le mât ; Le plébiscite : mot latin qui veut dire oui*) mais traitent plutôt de la situation internationale préoccupante (*L'Équilibre européen*).



Comme Sisyphe, 1869

BNF, Estampes et Photographie

Cette planche inaugure une période où le recours aux allégories et personnages mythologiques est fréquent mais dans une tonalité grave ou dramatique, bien éloignée des « joyeux blasphèmes » des planches de la série « Histoire ancienne » des années 1835.

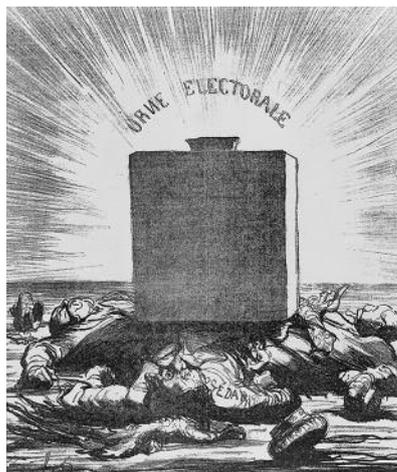
Son interprétation peut être polysémique : communément, c'est l'évocation du budget militaire des États européens de plus en plus lourd et renouvelé, gros de menaces. Mais ce peut être aussi une allusion aux dépenses du régime : *Les Comptes fantastiques d'Hausmann* de Jules Ferry (1869) ou à l'épuisement de l'auteur, Daumier, dans son travail de lithographe. Prédominance du dessin, suggestion du volume et du mouvement par un trait plus épais. Les dernières lithographies obéissent à une grande économie de moyens.

1870-1872

L'ultime combat

Le second Empire disparaît dans une guerre marquée par l'« Année terrible » et une défaite aux lourdes conséquences.

La gravité de Daumier tourne à la douleur et l'amertume, malgré la proclamation de la République le 4 septembre 1870, devant l'héritage d'un régime honni (*Une page d'histoire ; L'Empire, c'est la paix*), et les désastres de la guerre. Les lithographies se font sombres et désespérées : la République se confond avec la France souffrante : *La France-Prométhée et l'aigle vautour*, allusion prémonitrice à une future Revanche. Mais l'idéal républicain de Daumier reste intact. Sa combativité éclate dans ses dernières lithographies à un moment où Thiers devient le défenseur de la République et où les monarchistes – légitimistes, orléanistes, bonapartistes – refusent un régime républicain.



Le Peuple souverain, mai 1872

BNF, Estampes et Photographie

L'urne électorale qui se détache en contre-jour écrase Napoléon III, le comte de Chambord et le duc d'Aumale, incarnations du pouvoir monarchique.

Une des dernières lithographies de Daumier dans un journal républicain de combat. On voit l'effet de l'emploi du gillotage qui donne des tirages de moins bonne qualité. Trois mois après, dans une dernière lithographie très sombre publiée dans *Le Charivari*, le 24 septembre 1872, il annonce la mort de la Monarchie française représentée par un cadavre de vieille femme dans un cercueil.

Autour d'une presse lithographique et grâce à des épreuves rarissimes, souvent uniques, cette partie de l'exposition retrace toutes les étapes de la réalisation des lithographies, depuis le dessin sur la pierre jusqu'à la publication dans le journal. Elle permet de comprendre le va-et-vient des tirages entre l'atelier de l'artiste, celui de l'imprimeur et le bureau des journalistes chargés de rédiger les légendes, sans oublier l'étape obligée des bureaux de la Censure.

La technique lithographique

Ce procédé fut inventé entre 1796 et 1798 par l'Allemand Senefelder et diffusé en France vers 1815.

Après la gravure en relief ou en creux, la lithographie est une technique d'impression à plat. Elle est fondée sur la répulsion naturelle de l'eau face à un corps gras. Sur une pierre calcaire polie, plus ou moins grainée, on dessine à la plume ou au crayon. Le gras de l'encre ou du crayon est fixé sur le support grâce à un apprêt chimique de sa surface à l'aide d'une solution acidulée et de gomme arabique. Sous la presse à imprimer, l'encre d'imprimerie reste là où la pierre est imprégnée du gras du crayon et rejetée là où la pierre est seulement mouillée. Daumier travaille généralement sur des pierres d'environ 30 × 26 cm pour des planches d'environ 21 × 27 cm; il recourt peu à une esquisse préparatoire, mais dessine directement sur la pierre. Il dispose de crayons lithographiques plus ou moins gras, de pinceaux et de plumes pour des rehauts d'encre ou les lavis: c'est ainsi qu'il obtient des plages de noirs veloutés et profonds, des traits plus ou moins appuyés, des dégradés de gris par des hachures parallèles ou croisées, estompées ou non. Sur les parties noires obtenues par le crayon ou le pinceau, la pointe lui permet ensuite des effets de grattage par griffure légère et la pierre abrasive des ponçages plus francs: ce qui lui permet d'accrocher la lumière sur un fond noir ou de faire surgir des blancs éclatants d'une zone d'ombre ou de rendre des états atmosphériques: pluie, neige, canicule.

Les étapes du tirage des lithographies de Daumier

Les épreuves d'essai se déclinent, au minimum, en deux états:

1^{er} état avant la lettre

Les premiers tirages sont effectués à un, deux ou trois exemplaires sur un papier blanc, assez fort, avant la lettre, à titre d'essai. Une épreuve est donnée au journaliste chargé de rédiger la légende. Celle-ci est élaborée sous forme de monologue ou de dialogue prononcé par les personnages mis en scène. Le texte en est abondant car les légendeurs sont payés à la ligne. Plus ou moins inspirés, ils peinent parfois à comprendre l'idée de Daumier: un décalage d'interprétation peut même se produire.

2^e état avec la lettre

Tirées à un, deux ou exceptionnellement trois exemplaires sur papier mince, ces épreuves sont destinées à la correction éventuelle de la légende, au certificat de tirage (on parle d'épreuves en certificat de tirage) et au visa de la Censure.

Si la Censure a donné son accord, on procède au tirage définitif et, après impression, au dépôt légal d'un exemplaire de l'épreuve sur blanc et généralement de « 2^e état ».

Les épreuves définitives se présentent sous deux formes:

les épreuves sur blanc

Épreuves de qualité, tirées à un petit nombre d'exemplaires (20 à 150 épreuves selon les sujets), parfois réunies en album pour des collectionneurs et parfois coloriées à la main par des aquarellistes.

les épreuves en *Charivari*

Destinées à la publication dans les journaux, tirées à 2 ou 3 000 exemplaires: l'importance du chiffre de tirage donne évidemment un résultat de moins bonne qualité qui participe cependant au succès du journal mais aussi à la notoriété de l'artiste.

Le sort de Daumier est lié au bon vouloir du directeur du journal qui peut intervenir à tout moment du processus: ainsi, il peut refuser certaines œuvres dès leur création et qui restent alors inédites (comme *La Loge*), accepter ou proposer le réemploi de sujets dont le dessin sur pierre lithographique a été conservé mais légendé différemment; user d'une censure préventive (car il est fréquent de lancer l'impression des journaux en même temps que la présentation à la Censure en raison des délais liés à une parution quotidienne: la mise au pilon de 3 000 exemplaires serait alors une catastrophe financière) et renvoyer un artiste jugé trop rétif à adopter une ligne de plus en plus modérée: cas de Daumier en 1860.

Gillotage

À partir de 1870, un procédé nouveau, mis au point dans les années 1850, est systématiquement utilisé pour l'impression des lithographies destinées à être publiées dans *Le Charivari*: le gillotage (du nom des inventeurs F. et Ch. Gillot). Procédé de photogravure plus économique et plus rapide et largement utilisé. Le gillotage se situe dans la chaîne de fabrication, après le dessin sur la pierre lithographique (qui peut donner lieu à une épreuve sur blanc avant la lettre, suite à la première impression de vérification par le dessinateur). Le dessin sur pierre est transféré par cliché sur une plaque de zinc mordue à l'acide et encrée: cela donne une matrice utilisable directement en typographie en même temps que le texte. La qualité de l'impression est alors moins bonne: discontinuité des traits qui nuit à la précision, perte des demi-teintes et des dégradés, absence de velouté des noirs. Le dépôt légal dispose de 270 lithographies créées par Daumier et imprimées avec ce procédé.

Les Français ont pris l'habitude de s'amuser le matin avec [le Charivari]; cette habitude serait d'autant plus difficile à faire tomber qu'ils font de l'esprit toute la journée avec l'esprit de leur journal.

Stendhal, *Mémoires d'un touriste, 1838*
(le passage concerne son séjour à Paris en 1836-1838).

C'est l'essor de la presse satirique illustrée et sa rencontre décisive avec Charles Philippon qui permettent à Daumier de se faire connaître et... de gagner sa vie.

Le goût de la caricature sur feuille volante et en planches lithographiques s'était répandu au cours de la Restauration: *Les Grimaces* de Boilly datent de 1823 et sont contemporaines des premières lithographies du très jeune Daumier. Des caricatures politiques existent alors, souvent de qualité médiocre, rusant avec plus ou moins de bonheur avec la censure, à côté de lithographies à thèmes plus anodins. En 1829 s'ouvre le Grand Magasin de caricatures et de nouveautés lithographiques, à la galerie Véro-Dodat, au cœur de Paris, près du Palais-Royal, tenu par Aubert et Philippon. Ce dernier fonde parallèlement le premier journal satirique illustré en France: *La Silhouette*, auquel succèdent *La Caricature* puis *Le Charivari, journal publiant chaque jour un dessin, dimanche compris*, en 1832, imprimé par Aubert et tiré à 3 000 exemplaires.

LA SILHOUETTE CHARIVARI LA CARICATURE

Philippon profite ainsi du succès de mode des caricatures qui ont fleuri après la Révolution de 1830; il y contribue par l'invention de la *Poire* pour caricaturer Louis Philippe et le recrutement des meilleurs dessinateurs par la qualité du dessin ainsi que par l'esprit, l'insolence voire la virulence et la violence: ainsi le jeune Daumier, dont il fait un collaborateur régulier de son *Charivari* à partir de 1835. À cela s'ajoute le mérite, pour Philippon, de renouveler définitivement le genre caricatural en établissant et encourageant de nouvelles règles iconographiques, un nouveau rapport entre l'image et le texte; de rompre par la même occasion avec l'habitude des journaux de l'époque d'offrir un texte austère, dense en colonnes serrées.

L'insolence coûte cher et les amendes pleuvent (auxquelles peuvent parfois s'ajouter des peines de prison), payées grâce aux gains réalisés par la vente des lithographies publiées par *L'Association mensuelle* lancée par le même Philippon.

En 1835, la loi sur la presse, qui vise expressément les lithographies supports de caricatures politiques, atteint de plein fouet nombre de journaux qui disparaissent et de dessinateurs obligés de changer de registre. C'est ainsi que les lithographies publiées dans *Le Charivari*, exposées ou vendues en albums à la galerie Véro-Dodat, s'intéressent à la caricature de mœurs, car le public a pris goût aux caricatures, en même temps qu'il succombait à la lecture des romans-feuilletons.

Éléments biographiques

La ligne du *Charivari* évolue au gré de la succession des régimes et des lois sur la presse, et devient de plus en plus modérée. Daumier dut donc s'adapter avec plus ou moins de bonne volonté dans une collaboration achevée en 1872 (interrompue pendant seulement trois ans) et qui n'exclut pas celle qu'il apporte temporairement à d'autres journaux.

Dès 1834, Daumier est célèbre et, au fil des années, contribue au succès des journaux qui font appel à lui. Mais s'il surpasse jusqu'en 1848 les autres dessinateurs lithographes en talent et en réputation auprès des amateurs et du public, à partir des années 1850, son abandon de la caricature pure déroute le public (pour lequel il reste « un amuseur ») et le fait entrer en rude concurrence avec d'autres dessinateurs tels que Gavarni ou Cham. Même s'il reste apprécié d'amateurs éclairés et des jeunes artistes, il ne retrouve la faveur du public que lorsqu'il revient à la caricature à partir des années 1867-1868, malgré un ton plus grave conforme à l'air du temps.



Portrait de Daumier par Félix Nadar, 1856-1858
BNF, Estampes et Photographie

1808 naissance d'Honoré Daumier à Marseille. Son père est vitrier, encadreur, restaurateur de tableaux et poète.

1816 la famille « monte » à Paris mais la gêne financière ne tarde pas.

1820 Daumier manifeste très tôt des dons évidents pour le dessin et une mémoire visuelle exceptionnelle...

1822-1824 dons qu'il développe par une culture autodidacte, faite de visites au musée du Louvre où il copie les grands maîtres et de fréquentation d'académies privées (académie Suisse), parallèlement à des emplois de saute-ruisseau chez un huissier et de commis auprès d'un libraire du Palais-Royal.

1825 apprenti lithographe.

1830 principal dessinateur à *La Caricature*, journal satirique fondé par Philipon. Nombreuses lithographies politiques.

1832 est emprisonné pour une caricature de Louis-Philippe (*Gargantua*).

1834 *Le Ventre législatif*, *La Rue Transnonain* le font connaître et apprécier.

1835 commence une collaboration régulière de dessinateur-lithographe au *Charivari*, nouveau journal de Philipon. Dès lors alternent, au gré des événements et d'une censure plus ou moins sévère, les caricatures politiques et les caricatures de mœurs.

1846 installe son atelier quai d'Anjou (île Saint-Louis). Se marie avec une jeune couturière (« Didine »).

1848 tournant dans sa carrière : le succès d'estime de sa *République instruit et nourrit ses enfants* l'encourage à peindre, inaugurant une double activité picturale et lithographique menée de front pendant vingt ans.

1860 renvoyé du *Charivari* qu'il réintègre en 1863. Connaît des difficultés financières. Sa peinture se vend mal. Son abondante production lithographique ne connaît plus le même succès auprès du public.

1868 retour aux lithographies politiques.

1869 refuse la Légion d'Honneur.

1870-1871 lithographies sur la guerre et « l'Année terrible ».

1872 dernières lithographies. Devenu presque aveugle, Daumier ne peut plus dessiner, quitte Paris et se retire à Valmondois, village situé à 30 km au nord de Paris (Val-d'Oise).

1878 exposition de peintures et de lithographies de Daumier à la galerie Durand-Ruel. Reçoit une petite pension de l'État.

1879 mort d'Honoré Daumier. Enterrement civil à Valmondois. Sa dépouille est transférée solennellement au Père-Lachaise en 1880.

La vie, apparemment toute simple, d'Honoré Daumier s'effaçait derrière une œuvre qui accapara tout son temps et toute son énergie. L'artiste évoqua sa « charrette » quotidienne et perdit la vue à la tâche. Elle ne l'enrichit guère et Daumier connut des moments de grandes difficultés financières, tant au début qu'à la fin de sa vie. Raison pour laquelle il dut quitter le quai d'Anjou puis plus tard se retirer à Valmondois. Il eut toujours une tendresse pour les humbles, exprimée plus fortement dans ses peintures (*La Blanchisseuse*, *Le Wagon de troisième classe*) que dans ses lithographies.

D'un naturel jovial, bon vivant, généreux, curieux de tout, capable d'indulgence et de malice mais tout autant de férocité devant la suffisance, la malhonnêteté et l'hypocrisie, Daumier fut l'homme des rencontres, des amitiés et des fidélités.

Il croisa tout ce qui comptait en politique, en littérature, dans les arts (entre autres, Balzac, Delacroix, Michelet, Hugo, Baudelaire, Champfleury; Barye, Préault; Millet, Daubigny, Corot). Il noua avec certains d'entre eux de solides amitiés : Baudelaire, Hugo, qu'il retrouva en 1870 et qui présida l'Exposition de 1878. Mais les peintres de l'école de Barbizon (Daubigny et Corot) occupèrent une place privilégiée dans les recherches picturales, les influences réciproques et dans l'aide apportée pour qu'il soit logé dignement à Valmondois (Corot) ; de même pour l'exposition de ses œuvres citée plus haut.

Il resta toute sa vie fidèle à son idéal républicain et à ses convictions, fondées sur la défense de la liberté de la presse, la lutte contre les injustices, la condamnation de l'égoïsme des nantis au pouvoir et de l'opportunisme (dont Thiers qu'il caricatura souvent fut l'incarnation honnie avec le plus de constance). Cette fidélité, la fougue de sa jeunesse, exprimée dans des charges et caricatures redoutables, sa joie d'homme mûr devant le retour d'une République ardemment désirée mais malheureusement éphémère, sa longue attente sous l'Empire, puis son ultime combat de vieil homme pour défendre un régime né de la guerre et fort menacé expliquent qu'il devint, peu après sa mort, légitimement et durablement, une véritable icône républicaine.

Exposition

Du 4 mars au 8 juin 2008
Bibliothèque nationale de France
Site Richelieu – Galerie Mazarine
58, rue de Richelieu, 75002 Paris

Commissaire : Valérie Sueur-Hermel
Coordination au service des expositions : Maud Calmé
Scénographie : Massimo Quendolo

Du mardi au samedi 10h-19h
Dimanche 12h-19h
Fermé lundi et jours fériés
Entrée : 7 euros, TR : 5 euros

Prolongement de l'exposition

Les Héritiers de Daumier
Du 4 mars au 4 mai 2008
BNF, site François-Mitterrand – Allée Julien Cain
Quai François Mauriac, 750013 Paris
Entrée libre

Publication

Daumier. L'écriture du lithographe
Éditions de la BNF, 2008, 192 p. et 220 ill., 35 euros

Activités pédagogiques

Pour les groupes scolaires
Visites guidées : mardi, jeudi et vendredi 10h et 11h30
46 euros par classe
Visites libres gratuites

Pour les enseignants
Visites guidées gratuites le mercredi à 14h30

Réservation obligatoire : 01 53 79 49 49

Sur internet

Exposition virtuelle et dossiers pédagogiques, approches thématiques, documents iconographiques, pistes pédagogiques
<http://expositions.bnf.fr>

Fiche pédagogique

Réalisation : Hélène Pomme, sous la direction d'Anne Zali

Remerciements : Valérie Sueur-Hermel

Conception graphique : Ursula Held

Impression : Imprimerie de la Centrale, Lens

Suivi éditorial : Anne Cauquetoux

Les documents présentés dans cette fiche proviennent des collections de la BNF. Les images ont été photographiées par le service de reproduction.

Document disponible à l'Espace pédagogique ou sur demande au 01 53 79 82 10

© Bibliothèque nationale de France